

Choisissez votre langue: [EN](#) | [FR](#)



Archives 22.03.2011

Recherche

- [Lundi](#)
- [Mardi](#)
- [Mercredi](#)
- [Jeudi](#)
- [Vendredi](#)
- [Portfolios du Weekend](#)

Portfolio

Stéphane Duroy Poète du désastre



•

[© Stéphane Duroy](#)



•

[© Stéphane Duroy](#)



•

[© Stéphane Duroy](#)



•

[© Stéphane Duroy](#)



•

[© Stéphane Duroy](#)



•

[© Stéphane Duroy](#)



•

© [Stephane Duroy](#)



© [Stephane Duroy](#)



© [Stephane Duroy](#)



© [Stephane Duroy](#)



© [Stephane Duroy](#)



© [Stephane Duroy](#)



© Stephane Duroy

Depuis le 3 mars et jusqu'au 23 avril 2011 la galerie « in camera » présente, à Paris, une vingtaine de photographies extraites du dernier ouvrage *Distress* d'un photographe hors-norme.

« Je vécus dans les villes au temps des désordres et de la famine »

*Je vécus parmi les hommes au temps de la révolte
Et je m'insurgeais avec eux
Ainsi passa le temps qui me fut donné sur la Terre... »*
Extrait de « Le poème aux jeunes » de Bertolt Brecht

Fin des années 70, je croise parfois Stéphane Duroy, mince silhouette, Leica à l'épaule, dans les parages de la rue d'Alger, siège de l'agence Rapho qui distribue ses reportages. C'est un jeune homme discret, attentif, toujours aimable et peu disert.

Il pige pour l'hebdomadaire *Le Point* où Manuel Bidermanas, le fils d'Uzis, travaillait au service photo du magazine. « C'est un bon ! » s'exclame-t-il aujourd'hui. Compliment maximum des « picture editor » de presse.

Dans le quartier des ministères français, à la galerie « in camera », Stéphane Duroy, toujours mince, toujours peu bavard, toujours souriant, m'accueille chaleureusement. Nous ne nous sommes pas vus depuis des décennies. Il me confie qu'il ne garde pas un aussi bon souvenir de son travail de photojournaliste des années 70/80.

Je n'étais pas dans l'esprit de ces magazines, mais j'honorais des commandes sans intérêt parce que j'avais déjà en tête un objectif. J'ai beaucoup travaillé pour Géo, mais ce n'est pas Rapho qui m'a ouvert la porte ! Quand j'ai été photographié le pays de Galles, à mon retour, Raymond Gosset ne voulait pas présenter mon travail à Géo. Il ne l'aimait pas. Je suis allé seul à Hambourg. Ils m'ont acheté le sujet pour leurs trois éditions de l'époque. Je suis retourné à l'agence pour leur annoncer : Raymond Gosset s'est excusé.

J'ai toujours eu un peu de haine pour la presse sauf pour Stern. Il y avait un type, un peu voyou, à la photo au bureau de Paris qui me passait des commandes de temps en temps. En fait, il me donnait de l'argent et je photographiais ce que je voulais. Après, il me faisait de très belles parutions ! Mais j'ai toujours été en retrait de la presse. A l'époque des années 70 c'était difficile de passer à côté... L'édition, les expositions n'avaient pas l'ampleur d'aujourd'hui.

Pourtant en 1989, Stéphane Duroy est quand même lauréat du *World Press Photo*, dans la catégorie *Daily Life* pour un reportage sur la communauté africaine de Paris. Et, en 1991, c'est dans la catégorie *Nature et environnement* que le *World Press* le distingue à nouveau. Il n'aime pas la presse, mais ce n'est pas réciproque.

Quand le Sunday Times, le Herald Tribune et je ne sais plus quel magazine célèbrent l'anniversaire de la chute du mur de Berlin, ce sont des photos de Stéphane qu'ils publient explique Patrick Codomier, le directeur de l'agence Vu' qui le représente depuis 1986, date à laquelle il a quitté l'agence Rapho. Quand je suis parti de Rapho, j'ai détruit beaucoup de photos. Cela ne me correspondait pas. Je les avais faites pour remplir les boîtes d'archives, pour l'illustration de presse. J'ai consciencieusement percé les diapositives, coupé les négatifs... Détruit. Aujourd'hui toutes mes photographies tiennent dans une valise métallique.

Stéphane Duroy joint le geste à la parole en ouvrant se bras pour délimiter un espace de moins d'un mètre : une petite valise.

Nous l'aimons beaucoup à Vu' confie Patrick Codomier mais parfois quand il vient il me fait mal au cœur. Il regarde dans les boîtes, dans les portfolios et il détruit des images. J'en suis malade, mais c'est un photographe qui construit une œuvre. Plus le temps passe, moins il fait d'images. Il va de plus en plus à l'essentiel avec subtilité. L'ambiance de ces photographies couleurs est profonde, sans effet. Il n'y a rien d'anecdotique chez lui.

Imprégné des films de Bergman (*Les Fraises sauvages, le Septième Sceau*), de Fritz Lang, de Bunuel, de ceux des débuts de Wim Wenders (*Alice dans les villes*), Stéphane Duroy commence en 1977 un travail qu'il poursuit sur la grande mutation que connaît l'Angleterre. Parallèlement, il entreprend en 1979 un projet toujours actuel sur Berlin-Ouest, qui plus tard le conduira, après la chute du Mur, dans l'ex-Allemagne de l'Est, en Pologne, et pour finir, en Slovaquie.

Pour *Distress*, son dernier livre, les photographies ont été choisies dans un travail réalisé dès 1971 au Royaume Uni : Pays de Galles, Irlande du Nord, Angleterre, Ecosse, Irlande et en Bretagne.

Cette description de la condition humaine, de ses frustrations interminables, entre ennui et résignation, réactualise les injustices profondes qui, tout au long du XX^e siècle, ont plongé les peuples européens dans une tragédie sans fin.

Hier, le reniement de leurs valeurs humanistes par les nations européennes, aveuglées par la peur a précipité nombre d'entre elles dans l'abjection totalitaire. Aujourd'hui, recrudescence, la détresse humaine demeure – quel que soit son visage... solitude, esclavage, antisémitisme, racisme – une menace réelle pour la collectivité quand un nombre infime d'individus accède au savoir laissant la majorité dans l'ignorance et le mépris écrit-il en décembre dernier. Nourri de la poésie de Brecht, de Baudelaire, ces propos prennent en ce début de XXI^e siècle, avec le 11 septembre et la catastrophe du Japon, un poids supplémentaire.

Mon travail personne ne peut le revendiquer

Bourse *Léonard de Vinci* et publication de *Berlin: Ville Ouverte* (Nathan Image), commandes publiques (La Filature/Mulhouse, Parc de la Villette, Théâtre la Passerelle/Gap, Centre Culturel André Malraux/Vandoeuvre), projet *European Eyes on Japan* sur l'île d'Okinawa, publication de *L'Europe du Silence* (Ed. Filigranes), bourse de la Fondation Calouste Gulbenkian etc. Stéphane Duroy poursuit, depuis ses premiers débuts en 1974, une œuvre.

Tout ce travail personne ne me l'a demandé, personne ne peut le revendiquer. Je m'étonne de la rigueur et de l'obstination avec lesquelles il photographie depuis tant d'années, sachant les difficultés de vie des photographes et leurs relations conflictuelles avec leurs banquiers ! Stéphane Duroy me regarde légèrement amusé par la question.

Oui, la aussi, il faut de la rigueur. Je me suis toujours attaché à avoir devant moi, financièrement parlant, de quoi vivre un an. C'est ma liberté. C'est mon travail. De temps en temps il y a des gens qui se collent au projet. Ils me font des commandes et je tire la commande vers mes intérêts photographiques. Je suis très solitaire. En Allemagne je vis dans une espèce de roman, dans un décor de théâtre que je me suis construit depuis des années. En Angleterre, je suis plus près des gens... Mais... Pas dans la réalité. Mon travail fonctionne avec l'imagination. J'ai une relation en fait très fautive avec les gens et avec les lieux que je photographie. Ce n'est pas du tout une démarche de photojournaliste.

Même quand je suis dans les mines... Je suis près physiquement pour photographier cet homme sous la douche, mais je suis loin. A New York, je vis dans des petits hôtels pas terribles, mais j'ai toujours travaillé comme ça.

Les gens pourraient croire que je suis là. Mais, en fait, je transforme le pire bouge en quelque chose d'extraordinaire. On se fait ce qu'on veut avec l'image. Mon trajet, c'est ma présence dans un lieu puis, ensuite, plus tard, j'arrive au livre. Dans mes livres je fais tout. Je choisis tout. La couleur du papier, la mise en page, les couvertures... J'ai la chance de travailler avec un éditeur qui me comprend.

Ma vie ce sont mes livres... En général, un livre me permet de faire l'autre...

Michel Puech

Entretien réalisé le 9 mars 2011

Distress, Stéphane Duroy, Filigranes, 2011

Exposition

in camera galerie
21, rue Las Cases
75007 Paris

Du mardi au samedi de 14h à 19h
contact@incamera.fr

Links

<http://www.incamera.fr>
<http://www.agencevu.com>
<http://www.filigranes.com/main.php?act=livres&s=fiche&id=393>
<http://www.puech.info>

Contributeurs

Tweet 0

0

J'aime

Soyez le premier de vos amis à indiquer
que vous aimez ça.

- [ACCUEIL](#)
- [AGENDA](#)
- [ARCHIVES](#)
- [A PROPOS](#)
- [CONTACT](#)
- [SOUSCRIRE](#)

© Le Journal de la Photographie 2011 | [Terms and Conditions](#)